

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 31 (1981)

**Heft:** 1

**Artikel:** L'"archéologie industrielle", science ou fiction? : une question de définition

**Autor:** Pelet, Paul-Louis

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-80853>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'«ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE», SCIENCE OU FICTION?

*Une question de définition*

Par PAUL-LOUIS PELET

L'«archéologie industrielle» est à la mode, anglo-saxonne pour commencer, européenne maintenant. C'est en Grande-Bretagne, le pays le plus anciennement atteint par la Révolution industrielle, que l'on a saisi en premier l'importance culturelle des usines désaffectées, des canaux creusés pour des barges sans moteur, des voies ferrées vouées aux orties, des machines jetées au rebut. C'est là aussi que ces vestiges donnent le plus fréquemment au paysage la note romantique de la ruine.

Michael Rix, fondateur avec Kenneth Hudson de l'«Industrial Archaeology», écrit dès 1955 qu'il faut reconnaître les sites et les ensembles significatifs, les analyser, les décrire, les préserver s'ils sont menacés. Il pense avant tout aux constructions et aux ensembles issus de la Révolution industrielle, fondement de la puissance britannique et de notre civilisation contemporaine<sup>1</sup>.

Ni l'histoire de l'art ni l'esthétique ne nous ont appris à regarder les usines et les entrepôts comme des émanations du Beau. Leurs bâtisses sont ressenties au contraire comme des chancres du monde moderne, ou tout au moins comme des verrues passagères dont on compte effacer la trace. Comment faire comprendre la valeur, même si elle n'est pas nécessairement artistique, de tels vestiges?

### *La conquête de l'opinion*

Pour toucher le grand public, il fallait trouver une formule suggérant à la fois l'attrait d'une enquête, la fécondité des résultats escomptés, leur apport à la connaissance du passé. Les succès spectaculaires de l'archéologie classique

<sup>1</sup> MICHAEL RIX, voir *The Amateur Historian*. 1955. – Voir aussi MICHAEL RIX, *Industrial Archaeology*. Londres 1967. – KENNETH HUDSON, *Industrial Archaeology: an Introduction*. Londres 1963. – ARTHUR RAISTRICK, *Industrial Archaeology. An Historical Survey*. Londres 1972. – J. P. M. PANNEL, *The Techniques of Industrial Archaeology*. Newton Abbot 1966. – JOHN BUTT et JAN DONNACHIE, *Industrial Archaeology in the British Isles*. Londres 1979. – Etc.

ou préhistorique: la découverte de merveilles insoupçonnées, la mise au jour de civilisations sombrées dans l'oubli, la reconstitution de la vie des sociétés humaines les plus reculées l'ont rendue très populaire. Ses méthodes de travail qui allient la minutie à l'ingéniosité suscitent l'admiration du public. En lui apparentant une prospection encore tâtonnante, on revendiquait pour elle un certain niveau scientifique, on lui conférait un lustre indéniable. La revue *Industrial Archaeology*, parue dès 1963, porte comme sous-titre: *The Journal of the History of Industry and Technology* (David & Charles éd., Newton Abott). Ses rédacteurs s'intéressent à tout ce qui concerne l'industrie, son histoire, l'histoire des techniques. Ils confondent sans sourciller l'approche historique et l'archéologique: toutes deux sont valables; ils ont raison sur ce point. Ils parlent d'archéologie industrielle, mais sans en donner la définition. Ils se préoccupent, et c'est l'essentiel, de sauver les vestiges et les savoir-faire menacés de disparition.

### *La victoire de l'inadéquat*

L'emprunt du terme d'archéologie, accepté sans broncher, a porté ses fruits dans les îles britanniques d'abord, où des dizaines de monographies régionales ont été publiées. Sur le continent, les adeptes de la discipline nouvelle se regroupent de l'Italie<sup>2</sup> à la Suède en associations nationales ou régionales: ils publient des revues ou des bulletins, par exemple dès 1977, l'utile *Industriearchaeologie, Zeitschrift für Technikgeschichte* (Baldinger éd., Umiken, Suisse) ou dès 1979 *L'Archéologie industrielle en France* (Centre de documentation d'histoire des techniques, Paris).

Cependant, si l'on s'en tient aux objectifs recherchés ou au programme de travail lancé en France lors du colloque de Bordeaux en 1979<sup>3</sup>, l'étiquette archéologie industrielle est une fiction. Les méthodes d'investigation, nous le verrons, ne s'apparentent que très partiellement à l'archéologie. Quant à la notion d'industrie, elle est comprise d'une manière tantôt fâcheusement restrictive, comme à Bordeaux (seuls les vestiges industriels postérieurs à 1750 entrent en ligne de compte), tantôt excessivement large qui englobe toute la production artisanale.

### *Quelle définition faut-il adopter?*

En latin, *industria* signifiait l'application, le zèle. Dans le français du XIII<sup>e</sup> siècle, ce terme prend le sens premier de dextérité, ingéniosité, habileté

2 Società italiana per l'Archeologia industriale, fondée en mai 1977. – A. et M. NEGRI, *L'Archeologia industriale*. Florence 1978.

3 Dans le cadre du congrès national des Sociétés savantes de France.

manuelle. Il le garde jusqu'au XVIIe siècle. «Il faut bien de l'industrie», dirait-on, «pour construire une horloge.»

De là un passage progressif au sens de métier, de profession. Dire à un serrurier: «Cette serrure à secret est due à votre industrie» peut signifier: est due à votre ingéniosité, ou à votre travail de spécialiste.

Dans leur activité journalière, le tonnelier, le tailleur de pierres ou le sculpteur manifestent leur industrie. S'ils sont à la fois actifs et habiles, on les dit industriels.

Le siècle des lumières adopte une définition plus abstraite. Industrie désigne toutes les activités productrices de richesse, par la transformation des matières brutes ou d'autres produits, en vue de la création d'objets utiles.

C'est la définition qui permet aux archéologues de parler à bon droit d'industrie lithique ou chalcolithique.

Dès le XIXe siècle, les économistes restreignent cette acception en ne l'utilisant que pour une production considérable, telle qu'elle apparaît à partir de 1770, obtenue par la division du travail, mettant en œuvre des machines et nécessitant des capitaux importants. Les grandes entreprises capitalistes monopolisent l'épithète d'industriel, néologisme apparu en 1771 sous la plume de l'abbé Galiani. Les méthodes de production des anciens corps de métier sont reléguées au niveau de l'artisanat, un terme au sens fluctuant, que l'on se garde bien de définir<sup>4</sup>.

En Angleterre, en France<sup>5</sup>, les promoteurs de l'«industrial archaeology», obnubilés par la Révolution industrielle, oublient en général les étapes antérieures de l'industrialisation. Dans d'autres pays, où le XIXe siècle n'a pas laissé autant de ruines, ils se penchent au contraire sur toute machine, toute usine, même rurale. Ils englobent parfois l'ingéniosité industrielle des travailleurs manuels et récoltent les vieux outils. C'est la technique qui les captive, l'industrie au sens premier, archaïque du terme. Chacune de ces tendances se justifie selon les objets à sauver.

### *Un lot de définitions*

Les enquêteurs ne se préoccupent pas de distinguer clairement le producteur industriel de l'artisan qui fabrique seul ou avec une main-d'œuvre limitée, sur mesure, des objets individualisés, commandés par une clientèle locale<sup>6</sup>.

4 Le colloque sur l'artisanat, Besançon 1960, avait relevé l'incompatibilité des définitions juridiques, variant d'un pays à l'autre, des définitions des économistes et de celles des historiens. *Actes du colloque sur l'artisanat, Besançon 10-12 juin 1960* (Annales littéraires de l'Université de Besançon, vol. 45). Paris, Les Belles-Lettres, 1961.

5 *104e Congrès national des Sociétés savantes, Bordeaux 17-21 avril 1979*. Programme, p. 43-45.

6 PAUL-LOUIS PELET et LUCIENNE HUBLER, *Ressources minières et politique vaudoise, 1798-*

Ils ne différencient pas la *manufacture*, qui produit en masse grâce au tour de main de nombreux ouvriers, de l'*usine* «qui confie le plus lourd travail à une force motrice et à des machines»<sup>7</sup>. Le martinet d'un forgeron campagnard est une usine, quand bien même son propriétaire est un artisan.

Les initiateurs ne s'astreignent pas davantage à donner une définition universelle de l'industrie. Elle se caractérise pourtant à travers les siècles par l'ampleur de la production, qui dépasse le cadre du besoin familial ou de la proche communauté et qui exige de ce fait une commercialisation, la conquête de marchés. Ce fut le cas de la céramique corinthienne, de la poterie sigillée de Lezoux (Puy-de-Dôme), de la Graufesenque (Millau, Aveyron) ou des ferrières gallo-romaines qui ont déversé trois millions de m<sup>3</sup> de scories sur les flancs de la Montagne-Noire (Aude) et quelque 450 000 tonnes de fer dans le bassin méditerranéen<sup>8</sup>.

Cette production surabondante, qui fait naître l'économie de marché, peut découler de trois organisations différentes du travail:

1. L'emploi d'une multitude d'esclaves ou de manouvriers (carrières et mines de l'Antiquité, industrie des indiennes au XVIIIe siècle).
2. La multiplication de petites usines. Prises séparément ces entreprises ne se différencient ni par leurs dimensions ni par leur production des usines rurales. Dans l'Europe de l'est, un fourneau à fer miniaturisé (hauteur 80 cm) satisfait, aux IXe et Xe siècles, aux besoins d'un village. Lorsqu'ils sont groupés par centaines, comme l'ont montré les fouilles de N. Radwan et de K. Bielenin<sup>9</sup>, ils ravitaillent un vaste territoire. Au XVIIIe siècle, les 25 modestes forges hydrauliques du village de Vallorbe (canton de Vaud) cherchent des débouchés pour leur clouterie et leur maréchalerie sur les marchés de Genève, de Lyon, de Beaucaire. Il s'agit dans les deux cas, selon l'heureuse formule de Radomir Pleiner<sup>10</sup>, d'une industrie *extensive*.

1848. Publications de l'Ecole des Sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, Genève 1971, p. 14-15.

7 PAUL-LOUIS PELET, *Moulins prévitruviens en Valais*. A paraître.

8 Fouilles en cours, entreprises sous la direction de Claude Domergue et de Jean-Marie Paillet (Université de Toulouse). Voir en particulier: CLAUDE DOMERGUE et FRANCIS TOLLON, «Minerais et scories de la fonderie gallo-romaine du domaine des forges Les Martys (Aude)», *98e Congrès national des Sociétés savantes, Saint-Etienne, 1973*. Archéologie, p. 101 à 114. – CLAUDE DOMERGUE, THIERRY MARTIN et PIERRE SILLIÈRES, «L'activité de la fonderie gallo-romaine des Martys (Aude)», *Ibidem*, p. 115-142. JEAN-MARIE PAILLET et collaborateurs, «Recherches récentes sur l'activité du site métallurgique gallo-romain des Martys (Aude)», *Mines et mineurs en Languedoc-Roussillon*. Montpellier 1977, p. 55-68.

9 Principalement M. RADWAN, «La technique sidérurgique dans le territoire de la Pologne dans la période des influences romaines», *Actes du Congrès international d'Histoire des Sciences*. Barcelone-Madrid, 1959. – KAZIMIERZ BIELENIN, *Starożytne Górnictwo i hutnictwo żelaza w Górach świętokrzyskich*. Varsovie, 1974. – *Eisen und Archäologie, Eisenbergbau und -Verhüttung vor 2000 Jahren in der VR Polen*. Bochum 1978.

10 RADOMIR PLEINER, «Extensive Eisenverhüttungsgebiete im freien Germanien», *Symposium Ausklang der Latène-Zivilisation und Anfänge der germanischen Besiedlung im mittleren Donaugebiet*. Bratislava, 1976, p. 297-305.

3. L'industrie *intensive*, au contraire, dès la Renaissance, accroît la production par le perfectionnement des instruments (développement des grues, des pompes, etc.), par l'agrandissement des installations (naissance du haut fourneau par exemple) et non uniquement par un nombre accru de travailleurs. Elle seule est prise en compte, et pour sa dernière phase seulement, par l'«*industrial archaeology*» et par les initiateurs du programme français.

### *Une nuance nécessaire*

Si la notion d'industrie introduit un critère de fabrication de série, ce critère dépend, pour chaque époque, d'un rapport de proportion entre ce que peut livrer un artisan et ce qu'offre une fabrication en grand. Sous l'Empire romain, les 20 tonnes de fer produites par les fourneaux de Bellaires III<sup>11</sup> près de La Sarraz représentent plus de 40 000 outils, qui seront colportés au loin. Il s'agit d'une production typiquement commercialisée, industrielle.

Tandis que les historiens des techniques tentent de mettre sur pied en France une vaste enquête sur les entreprises postérieures à 1750, puis découvrent l'intérêt des usines rurales et de la roue à eau, l'Université de Paris I, l'ancienne Sorbonne, crée dès octobre 1978 un *Centre d'archéologie du Monde moderne*. La formule est plus souple, elle s'est dépeignée d'une de ses ambiguïtés.

La seconde subsiste toujours: s'agit-il vraiment d'archéologie?

### *De l'«antiquaire» à l'archéologue*

Tandis que l'histoire se fonde sur des textes, dans son sens étymologique, l'archéologie est la science des objets antiques. Pendant longtemps les «antiquaires» n'ont jugé digne d'intérêt que les temples, les fortifications, les œuvres d'art; puis les objets de qualité: la céramique peinte, les armes ciselées, les bijoux. Cette conception première, esthétique, qui limite l'archéologie à une branche auxiliaire de l'histoire de l'art a fait place peu à peu à un souci plus global.

Elle renaît dans les inventaires d'usines que les architectes entreprennent. Ils choisissent les bâtiments les plus remarquables et insistent sur l'évolution

11 PAUL-LOUIS PELET, *Fer Charbon Acier dans le Pays de Vaud*. Vol. 1, *Les sources archéologiques*. Lausanne 1973 (Bibliothèque historique vaudoise, vol. 49), p. 182-185.

de l'esthétique et des techniques architecturales. Ils oublient la masse des ateliers et des bâtisses sans beauté ou sans prétention artistique qui assurent un gagne-pain à l'excédent démographique tout en dégradant le paysage.

La chasse aux «trésors», que l'on analyse en dehors de tout contexte statistique ou spatial, vilipende une part importante de la connaissance archéologique. Tout objet, préhistorique, antique, voire moderne mérite description, mesure et analyse. Il ne peut être apprécié, compris, que s'il est replacé dans un ensemble stratigraphique, architectural, chronologique. Il était alors l'histoire aussi bien géographique, économique que culturelle ou sociale. C'est bien ainsi que Jean-Claude Gardin conçoit l'archéologie: «la somme des études relatives aux objets matériels qui peuvent éclairer avec le concours éventuel d'autres données, l'histoire et les modes de vie des hommes d'autrefois (événements singuliers, activité quotidienne, institutions, croyances, etc.)<sup>12</sup>».

Ce que Gardin ne relève pas, c'est la méthode spécifique des archéologues. Il ne suffit pas de décrire d'une manière exhaustive et non sélective les objets étudiés, il faut les trouver. Or la fouille qui sauve les objets, détruit les sites, irrémédiablement. Un historien inattentif n'est pas un criminel: s'il s'est trompé dans sa lecture, il peut la reprendre à tête reposée et contrôler son déchiffrement. Sinon ses collègues s'en chargeront pour lui ... L'archéologue n'a pas le droit d'oublier une mesure, de négliger une observation, de se tromper dans un relevé. La poursuite de la fouille ne permet pas de retours en arrière. S'il manque de rigueur, l'archéologue n'est plus un chercheur scientifique, mais un vandale.

L'«industrial archaeologist» agit autrement. Comme l'expliquent le *Guide* de Neil Cossons et Kenneth Hudson<sup>13</sup> ou l'*Industrial Archaeology, An Historical Survey* d'Arthur Raistrick<sup>14</sup>, il s'efforce d'abord d'inventorier les vestiges subsistants, visibles dans la banlieue ou dans les champs, d'empêcher leur inutile destruction, de les restaurer s'ils le méritent, de les sauver par un transfert dans un musée (des Arts industriels ou musée de plein air).

Economistes ou historiens des techniques, les maîtres à penser de l'archéologie industrielle encouragent largement un *hobby* pour amateur, qui procure à bon marché des enquêteurs et des récolteurs et contribue heureusement à repérer et à sauver un matériel intéressant (même s'il n'est pas toujours strictement industriel). Si nous voulons le dire en bon français, ce qu'ils visent au premier abord, c'est intégrer à l'inventaire et à la conservation des monuments historiques, *l'inventaire et la conservation des objets et vestiges industriels ou techniques* (Michael Rix parlait déjà des «monuments» de

12 JEAN-CLAUDE GARDIN, *Une archéologie théorique*. Adaptation française, Paris 1979, p. 20.

13 NEIL COSSONS et KENNETH HUDSON, *Industrial Archaeologists' Guide 1969-1970*. Newton Abbot 1969.

14 Londres 1972.

l'industrie). Cette activité n'a pas suscité de méthodes heuristiques qui lui soient propres. Et les déductions auxquelles elle conduit n'apportent guère qu'une illustration à l'histoire des techniques.

L'histoire des techniques se fonde en effet principalement sur les traités rédigés par des générations d'ingénieurs et de savants dès le XVe siècle, pour ne pas remonter plus haut, et sur les sources d'archives. Bertrand Gille a montré le parti qu'on en peut tirer<sup>15</sup>.

Un inventaire des anciennes machines révèle principalement la diffusion des techniques: sauver une faucheuse suédoise à la Vallée de Joux prouve la large ouverture des marchés – et des esprits – au début du XXe siècle. Un tel inventaire découvre et met en valeur des perfectionnements locaux, symboles de l'ingéniosité de l'*homo faber*, telle la clouterie à pédale conservée au Rätisches Museum à Coire<sup>16</sup> ou les engrenages concentriques de la roue à eau de La Foulaz à Gorgier (canton de Neuchâtel)<sup>17</sup>, qui semblent s'inspirer plus de l'horlogerie que de la mécanique sur bois.

Dresser l'inventaire des anciennes usines et machines est une tâche importante, urgente souvent. Elle mérite d'être mieux comprise et mieux soutenue. On ne peut qu'applaudir à la création de groupements ou de comités qui s'en occupent. Il est fâcheux cependant que pour des raisons publicitaires ou par manque de réflexion, on donne à ces activités une étiquette usurpée.

### *L'«industrial archaeology» ne saurait détrôner l'archéologie industrielle*

Il existe en effet, et depuis plus de cent ans, une authentique archéologie de l'industrie, c'est-à-dire des fouilles systématiques de vestiges industriels qui utilisent les techniques de l'archéologie classique et préhistorique.

En 1866 déjà, l'ingénieur des mines Auguste Quiquerez publie les premiers résultats des investigations qu'il a entreprises dans l'ancien Evêché de Bâle (actuel canton du Jura)<sup>18</sup>. Il a relevé 230 forges archaïques, dégagées par des fouilles des fourneaux à fer qui remontent à l'époque celtique et se perpétuent à travers l'Empire romain jusqu'au Moyen Age. Il en reconstitue la technique. Sa découverte est reconnue par les historiens du fer, comme Ludwig Beck<sup>19</sup>, et par les ingénieurs. Le musée de Saint-Germain-en-Laye

15 BERTRAND GILLE, *Histoire des techniques* (Encyclopédie de la Pléiade). Paris 1978.

16 Reproduit dans *Das Rätische Museum, ein Spiegel von Bündens Kultur und Geschichte*. Chur 1979, p. 390.

17 En voie de restauration.

18 AUGUSTE QUIQUEREZ, *Monuments de l'ancien évêché de Bâle. De l'âge du fer. Recherches sur les anciennes forges du Jura bernois*. Porrentruy 1866. – «Notice sur les forges primitives du Jura», *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft von Zürich*. XVII, p. 71–88, 1871.

19 LUDWIG BECK, *Die Geschichte des Eisens in technischer und kulturgeschichtlicher Beziehung*. Braunschweig 1891 (1er vol., 2e éd.).

accueille une maquette du plus remarquable des fourneaux mis au jour. Il n'a qu'un seul émule, l'ingénieur F. Münichsdorfer, en Carinthie<sup>20</sup>.

Les autres archéologues, de formation humaniste, déroutés par les notions de minéralogie et de chimie qui entrent en jeu, rebutés aussi par l'absence d'attraits esthétiques des vestiges, hostiles enfin au politicien radical (Quiquerez avait été préfet de Delémont), jettent le discrédit sur des déductions qui les dépassent. Ils insinuent que pour dater ses trouvailles, Quiquerez a jeté lui-même quelques médailles celtiques de sa collection au fond des tranchées. Le fondateur de l'archéologie industrielle passe pour un menteur, jusqu'à ce qu'on retrouve en Rhénanie, en Autriche, en Angleterre, partout dans l'Ancien Monde des fourneaux à fer apparentés à ceux qu'il a décrits et datables eux aussi de la Tène.

Après une longue éclipse, l'archéologie industrielle, spécialement sidérurgique, reprend vie. Dans l'Entre-deux-guerres, elle s'attache aux vestiges les plus fréquents: les amoncellements de scories laissés par les forgerons antiques. Niels Nielsen<sup>21</sup> au Danemark, Joseph Wilhelm Gilles<sup>22</sup> en Allemagne, Ernest Straker<sup>23</sup> en Angleterre, Walter Schmid<sup>24</sup> en Autriche puis Walter Ulrich Guyan<sup>25</sup> en Suisse multiplient les découvertes. Après la Seconde guerre mondiale, les vestiges antiques ou médiévaux de l'industrie du fer sont explorés et analysés dans les pays de l'Est: les travaux de Radomir Pleiner<sup>26</sup> à Prague, de M. Radwan et de Kasimierz Bielenin (voir n. 9) à Cracovie renouvellent la question. Presque parallèlement, des investigations ponctuelles ou systématiques sont menées en Allemagne, en Autriche, en Suisse, au Danemark, en Norvège, en Angleterre, en Italie, en France. De-

20 F. MÜNICHSDORFER, «Alte Eisenschmelzgruben bei Hüttenberg», *Zeitschrift des bergs- und hüttenmännischen Vereins für Kärnten*. Bd. 3, 1871, p. 90 et suiv. – *Geschichtliche Entwicklung der Roheisenproduktion in Kärnten*. Klagenfurt 1873.

21 NIELS NIELSEN, «La production du fer en Jutland septentrional dans les temps préhistoriques et au moyen âge», traduit par E. PHILIPOT, *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord*. Nouvelle série, 1920–1924, p. 337–440.

22 J(OSEPH)-W(ILHELM) GILLES voir principalement: «25 Jahre Vorgeschichtsforschung durch Grabungen auf alten Eisenhüttenplätzen. Bericht Nr. 16 des Geschichtsausschusses des Vereins Deutscher Eisenhüttenleute». *Archiv für das Eisenhüttenwesen*. Heft 4, 1957, p. 179 et suiv.

23 ERNST STRAKER, *Wealden Iron, A Monography on the former Ironworks in the Counties of Sussex, Surrey and Kent ...* – David and Charles Reprints, Newton Abbot 1969.

24 WALTER SCHMID, «Norisches Eisen», *Beiträge zur Geschichte des Österreichischen Eisenwesens*. Abt. I, Heft 2, 1932.

25 Principalement: WALTER ULRICH GUYAN, *Bild und Wesen einer Mittelalterlichen Eisenindustriellandschaft im Kanton Schaffhausen*. Bâle 1946. – «Die Eisenöfen im Hoftal bei Bârgen (Kanton Schaffhausen), Neuere Untersuchungen zur Geschichte der Eisenverhüttung in der Schweiz». *Revue Suisse d'Art et d'Archéologie*. Vol. 17, fasc. 3/4, 1957, p. 159–174.

26 Principalement RADOMIR PLEINER, *Základy slovanského železářského hutnictví v českých zemích – Die Grundlagen der slavischen Eisenindustrie in den Böhmisches Ländern*. Prague 1958.

puis 1967, le *Comité pour la sidérurgie ancienne* en publie chaque année la bibliographie<sup>27</sup>.

En Autriche, sous l'impulsion d'Ernst Preuschen et de Richard Pittioni, professeur d'histoire à l'Université de Vienne, d'anciennes mines de silex, de cuivre, de fer, d'or, de sel sont fouillées scientifiquement. Promoteur d'une véritable archéologie industrielle, Richard Pittioni s'étonne, en 1968 déjà, de l'acception britannique d'«*industrial archaeology*» et publie une note: «*Studien zur Industrie-Archäologie I. Wesen und Methode der Industrie-Archäologie*»<sup>28</sup>. Il accompagne cette mise au point de 12 pages de bibliographie thématique. Publiée dans une revue trop savante, elle n'atteint pas les milieux anglo-saxons qui animent l'«*industrial archaeology*», mais elle devient le premier fascicule d'une collection bien vivante<sup>29</sup>.

Hors d'Europe aussi, l'industrie du bronze et du cuivre suscite des fouilles de plus en plus fructueuses, que l'on pense aux mines du roi Salomon<sup>30</sup> ou aux explorations de Gerd Weisgerber par exemple (travaux en cours), sur les côtes de la mer Rouge.

Des prospections audacieuses d'exploitations antiques aboutissent à des monographies de première importance: telle que celle de Claude Domergue et de Gérard Hérial sur les mines d'or romaines d'Espagne<sup>31</sup>.

La céramique elle-même n'est plus étudiée uniquement comme un art mineur ou comme un instrument de datation. On relève l'évolution des fours de potiers et des techniques de cuisson. On établit des cartes de distribution commerciale de leur production.

Bref, des fouilles scientifiquement menées ressuscitent actuellement dans de multiples domaines des activités, des productions industrielles. Elles peuvent déborder de l'Antiquité, et comme à Lajoux (canton du Jura) en 1972–1973 (Université de Bâle, Laboratoire de préhistoire) mettre au jour une entreprise sidérurgique du début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>.

27 Tirage à part de *Archeologické Rozhledy*. Prague.

28 RICHARD PITTIONI, «*Studien zur Industrie-Archäologie I. Wesen und Methode der Industrie-Archäologie*», *Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*. Jahrgang 1968, So 7, p. 123–143 et tirage à part.

29 Le septième fascicule est sorti de presse en 1980 avec une préface de Richard Pittioni: GERHARD SPERL, *Über die Typologie urzeitlicher, frühgeschichtlicher und mittelalterlicher Eisenhüttenschlacken*. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 68 p. et 40 pl. (Studien zur Industrie-Archäologie VII).

30 R(OBERT) J(AMES) FORBES, «*King Salomon's Mines*», *Technion Yearbook*. Vol. 14, 1957, p. 135 et suiv. – G. E. WRIGHT, «*More on King Salomon's Mines*», *Biblical Archaeologist*. Vol. 24, 1961, p. 59 et suiv.

31 CLAUDE DOMERGUE et GÉRARD HÉRIAL, *Mines d'or romaines d'Espagne, le District de la Valduerna (Léon). Etude géomorphologique et archéologique*. Toulouse, publication de l'Université de Toulouse – Le Mirail, série B, Tome IV et V, 1978, 1 vol. in-4°, 306 p., et 1 porte-feuille de cartes, photographies et documents.

32 MICHEL STEINER, «*Découverte d'une industrie sidérurgique de type archaïque à Lajoux (Suisse, canton du Jura)*, 104<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, Bordeaux 1979. Sciences, fasc.

Il est rare de devoir dégager du sol des usines postérieures à 1750. Pour elles, l'«industrial archaeology», c'est-à-dire l'inventaire et la conservation suffisent, d'autant plus que les données d'archives ne manquent pas pour cette époque.

### *Un peu de clarté*

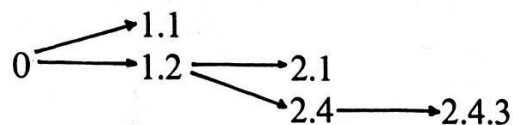
Le titre insolent de cet article ne vise pas à déprécier l'effort fourni dans des domaines si divers, mais désire susciter une prise de conscience: une clarification épistémologique est nécessaire. Nous en apportons ici une esquisse.

La confusion qui règne dans la définition des termes, ou plutôt le fait de disposer implicitement ou explicitement de définitions divergentes pour chacun d'eux conduit à un nombre considérable de variantes, d'options qui, heureusement ou malheureusement, ont chacune leur intérêt.

En résumé, comme toute recherche scientifique débute par un inventaire, on oublie souvent de le mentionner. L'«industrial archaeology» en fait sa tâche principale; c'est un indispensable départ (point 0).

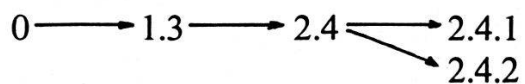
1. L'archéologie est encore interprétée selon trois conceptions, pourtant diachroniques:
  - 1.1. La recherche des plus beaux objets, esthétique, reprise dans l'étude des bâtiments d'usine.
  - 1.2. L'analyse et la classification d'objets «en soi» (archéologie de musée).
  - 1.3. L'analyse qui situe les trouvailles dans une stratigraphie, un site, un espace.
2. Quant à la notion d'industrie, elle est utilisée dans trois de ses quatre acceptions:
  - 2.1. l'ingéniosité technique;
  - 2.3. la fabrication d'objets;
  - 2.4. la production de masse;
  - (2.2. la profession, n'est pas repris).
  - 2.4. La production de masse se subdivise à son tour en trois:
    - 2.4.1. l'industrie par surabondance de main-d'œuvre;
    - 2.4.2. l'industrie extensive, par multiplication des petites usines;
    - 2.4.3. l'industrie intensive, avec accroissement de la productivité.

L'«industrial archaeology» se relie essentiellement au schéma suivant:



V, p. 179-186, Paris, Bibliothèque nationale, 1979. (En attendant le rapport de fouilles du Dr Marcel Joos.)

L'archéologie industrielle touche, selon les sites fouillés:



Ces deux façons d'étudier et de mettre en valeur le patrimoine culturel ne sont pas ennemies, mais complémentaires. Quand toutes les deux seront connues du grand public, l'indispensable distinction se fera d'elle-même, entre l'inventaire et la conservation des objets et vestiges industriels ou techniques et l'archéologie industrielle proprement dite.